Document generated on 10/12/2024 3:16 a.m.

Recherches qualitatives

Entre la calebasse et le panier : la conduite d'entretiens semi-dirigés en contextes africains

Katie Lussier and Constance Lavoie

Volume 31, Number 1, January 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1085023ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1085023ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lussier, K. & Lavoie, C. (2012). Entre la calebasse et le panier : la conduite d'entretiens semi-dirigés en contextes africains. *Recherches qualitatives*, *31*(1), 62–88. https://doi.org/10.7202/1085023ar

Article abstract

La recherche qualitative en Afrique fait face à de nombreux défis dont la difficulté pour les chercheurs étrangers de prendre en compte, dans la collecte et l'interprétation des données, des dimensions culturelles, contextuelles et sociales propres aux personnes et aux situations rencontrées. Cet article traite spécifiquement du cas des entretiens semi-dirigés. Il est basé sur une revue des notes de terrain des auteures lors de recherches dans différents pays africains. Il a pour but d'aider les chercheurs nouvellement qualifiés, plus particulièrement les femmes chercheuses, ainsi que ceux et celles ayant peu d'expérience dans la recherche qualitative en Afrique. Les auteures soutiennent qu'il est essentiel pour les chercheurs de bien comprendre leur position relativement aux répondants et de considérer comment des identités diverses se combinent et influencent les relations de pouvoir. L'article explore les perceptions des acteurs de la recherche et leur impact sur la collecte et l'interprétation des données. Il termine en suggérant des pistes de travail susceptibles d'aider les chercheurs étrangers en milieu africain.

Tous droits réservés © Association pour la recherche qualitative (ARQ), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entre la calebasse et le panier : la conduite d'entretiens semi-dirigés en contextes africains

Katie Lussier, Ph.D.

Hankuk University of Foreign Studies

Constance Lavoie, Ph.D.

Université du Québec à Chicoutimi

Résumé

La recherche qualitative en Afrique fait face à de nombreux défis dont la difficulté pour les chercheurs étrangers de prendre en compte, dans la collecte et l'interprétation des données, des dimensions culturelles, contextuelles et sociales propres aux personnes et aux situations rencontrées. Cet article traite spécifiquement du cas des entretiens semi-dirigés. Il est basé sur une revue des notes de terrain des auteures lors de recherches dans différents pays africains. Il a pour but d'aider les chercheurs nouvellement qualifiés, plus particulièrement les femmes chercheuses, ainsi que ceux et celles ayant peu d'expérience dans la recherche qualitative en Afrique. Les auteures soutiennent qu'il est essentiel pour les chercheurs de bien comprendre leur position relativement aux répondants et de considérer comment des identités diverses se combinent et influencent les relations de pouvoir. L'article explore les perceptions des acteurs de la recherche et leur impact sur la collecte et l'interprétation des données. Il termine en suggérant des pistes de travail susceptibles d'aider les chercheurs étrangers en milieu africain.

Mots clés

ENTRETIEN SEMI-DIRIGÉ, IDENTITÉ DE CHERCHEUR, AFRIQUE

Introduction

La recherche qualitative en Afrique en est encore à un stade d'implantation. Les agences multilatérales de développement telles que la Banque mondiale ainsi que les donateurs bilatéraux ont contribué à répandre les approches quantitatives à grands coups de rapports statistiques et de graphiques. Les chercheurs nationaux sont souvent formés dans les domaines statistiques et économiques et de nombreux fonctionnaires africains ont appris à produire ces

RECHERCHES QUALITATIVES – Vol. 31(1), pp. 62-88.
RECHERCHE QUALITATIVE EN CONTEXTE AFRICAIN
ISSN 1715-8702 - http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html
© 2012 Association pour la recherche qualitative

colonnes de données chiffrées tant prisées par les grandes agences d'aide internationale. Les approches qualitatives sont moins connues et sont souvent associées aux organisations non gouvernementales (ONG). Elles sont parfois perçues comme étant moins rigoureuses ou moins susceptibles de pouvoir influencer les politiques que les approches quantitatives (Mikkelsen, 2005). C'est dans ce contexte de compréhension mitigée que les chercheurs qualitatifs, qu'ils soient nationaux ou étrangers, doivent évoluer. Le défi des chercheurs qualitatifs se présente sur deux fronts. D'un côté, les chercheurs africains ayant les capacités nécessaires pour une collecte et une analyse rigoureuse des données qualitatives sont encore peu nombreux et ont souvent plus de travail qu'ils ne peuvent en prendre (Pryor, Kuupole, Kutor, Dunne, & Adu-Yeboah, 2009). De l'autre, les chercheurs internationaux manquent souvent de connaissances culturelles, contextuelles et sociales nécessaires à un travail de terrain satisfaisant et à l'interprétation juste des données recueillies. C'est ce deuxième défi qu'examinent les auteures dans cet article. Plus spécifiquement, elles souhaitent mettre en lumière les principales difficultés auxquelles font face les femmes chercheuses étrangères lors de la collecte et de l'analyse de données qualitatives et proposer des pistes de travail.

Cet article concerne la conduite d'entretiens semi-dirigés, car ceux-ci sont particulièrement importants pour la recherche qualitative en Afrique. En effet, ce type d'entrevue permet à la fois de s'assurer que l'on couvre les éléments importants pour répondre aux questions de recherche et que l'on donne aux répondants l'opportunité d'apporter leurs propres idées et d'exprimer leurs pensées par rapport aux thèmes abordés (Desai & Potter, 2006). Par ailleurs, lorsque l'on travaille avec un interprète, les entretiens semi-dirigés sont plus faciles à effectuer que les non directifs, car le guide d'entretien permet à l'interprète de s'habituer à exprimer certaines idées, ce qui peut permettre de gagner du temps (Desai & Potter, 2006). Par surcroit, les répondants d'un certain statut social comme les chefs de village ou les représentants gouvernementaux perçoivent souvent de façon positive la relative formalité de ce type d'entrevue ce qui, dans certains cas, peut favoriser leur participation (Desai & Potter, 2006). Or, les expériences des auteures suggèrent que la conduite d'entretiens semi-dirigés pose souvent des défis en ce qui a trait à la collecte et à l'analyse des données et que ces derniers peuvent être amplifiés pour les chercheurs peu habitués avec les contextes africains.

Le succès des entretiens repose souvent sur la qualité de la communication entre le chercheur et le répondant (Lessard-Hébert, Goyette, & Boutin, 1997). Or, lorsque ces derniers font face à des différences linguistiques et culturelles, des problèmes de compréhension peuvent survenir et biaiser les résultats de recherche. Pour une femme chercheuse travaillant dans un contexte

africain, où le rôle et le statut des femmes sont traditionnellement différents de ce qui est pratiqué dans son pays, ces problèmes sont souvent exacerbés par des attentes sexospécifiques mal comprises ou mal gérées.

Cet article est basé sur une analyse narrative des notes d'observation, journaux de bord et mémos analytiques (annotations et mémos dans le logiciel NVivo) amassés par les auteures lors de leurs différentes expériences de conduite et d'analyse d'entretiens semi-dirigés dans des contextes africains[1]. Ces données furent complétées par des entretiens téléphoniques et des échanges de courriels avec les partenaires et collaborateurs de recherche nationaux ayant pris part à ces études. Les données proviennent des projets de recherche suivants :

- deux études interprétatives menées dans différentes zones rurales du Burkina Faso, l'une portant sur l'éducation bilingue au Burkina Faso et l'autre portant sur le genre, le VIH/SIDA et l'éducation;
- deux projets de recherche participatifs dont l'un portait sur les changements climatiques et l'éducation au Malawi et l'autre sur une évaluation de projet au Kenya;
- un projet de recherche-action sur la formation des maîtres au Mali;
- deux projets de recherche multinationaux à méthodes mixtes, le premier portant sur la participation aux études supérieures au Ghana et en Tanzanie et le second sur la formation initiale et continue des enseignants au Ghana, au Kenya, au Mali, au Sénégal, en Tanzanie, et en Uganda.

Bien que différentes dans leur approche méthodologique, toutes ces recherches utilisaient des entretiens semi-dirigés. Cette diversité dans les approches utilisées nous permet de nuancer les propos tenus dans cet article.

L'article discute d'abord de facteurs influençant la communication entre le chercheur et le ou les répondants. Il explore ensuite certaines façons dont les répondants africains perçoivent le chercheur lors d'entretiens semi-dirigés et l'importance des connaissances culturelles, contextuelles et sociales du chercheur dans la conduite des entretiens. L'article expose également des perceptions de différents acteurs et explique comment celles-ci influencent le processus de recherche. Il termine en explorant des pistes de réflexion basées sur les expériences des auteures et susceptibles d'aider les chercheurs étrangers travaillant dans des contextes africains.

Facteurs influençant la communication entre chercheur et répondant

La communication entre le chercheur et le répondant joue un rôle clé dans le processus d'entretien. En effet, lorsque la communication n'est pas bonne, les questions et les réponses sont souvent mal comprises, ce qui peut invalider les données recueillies ou biaiser l'analyse. Les principaux facteurs affectant la communication peuvent être répartis en trois groupes : ceux reliés à la culture, ceux attribués à la position du chercheur et ceux liés aux schèmes de pensée des acteurs.

Les dimensions culturelles jouent un rôle important dans la communication, car elles influencent l'interprétation du discours et des échanges. Yousfi (2007, p. 25) définit le terme *culture* comme « un système de référence qui permet aux acteurs de faire du sens de leurs propres actions et du monde dans lequel ils vivent »[2]. Cette définition est utile parce qu'elle permet d'éviter une dichotomie entre coutumes et pensée moderne et permet d'aller au-delà des conceptions postmodernes de culture et développement. Lorsque l'on perçoit la culture comme une lentille à travers laquelle on regarde pour faire du sens de la réalité qui nous entoure et construire sa compréhension du monde, il devient possible d'utiliser les dimensions culturelles de façon constructive afin de façonner la manière dont les agents et les groupes sociaux négocient leurs interactions sociales (d'Iribarne, 2006; Yousfi, 2007). Considérons l'exemple suivant tiré d'un entretien de recherche au Malawi :

> La recherche est difficile. Les gens ici ne pensent pas comme ceux de la ville. Ils prennent plus leur temps, tout est long, ils racontent des histoires au lieu de répondre aux questions. Ils ne sont pas très intéressés, pas très sérieux (Extrait 1 : Traduction de notes, rencontre avec un représentant d'ONG, 2007).

Une conception plus répandue de la culture est qu'elle se reproduit et se transforme constamment à travers des interactions entre le monde social et les actions des individus (Douglas, 2004; Giddens, 1984). Si l'on adopte cette position, que peut-on conclure de l'exemple ci-haut? On pourrait questionner le type d'interaction que cette personne a eu avec les répondants ruraux, peut-être essayer d'obtenir de l'information plus détaillée sur les circonstances particulières ayant mené à ces propos. Toutefois, au bout du compte, on risque fort de n'obtenir qu'une réitération de la façon dont les aspects culturels décrits – prendre son temps, raconter des histoires, réponses indirectes – peuvent influer sur le projet. Par ailleurs, si on conçoit la culture comme un système de référence ou un cadre de compréhension, on peut tenter d'explorer comment le même message ou le même comportement prend un sens différent pour

différents groupes d'acteurs. On peut alors commencer à interroger ses propres schèmes de référence ainsi que ceux des répondants et ultimement en arriver à une meilleure compréhension. Dans l'exemple précédent, les répondants peuvent avoir choisi de prendre leur temps et de s'exprimer par des histoires afin de démontrer leur intérêt pour l'étude.

Le second groupe de facteurs concerne la position du chercheur ou, plus précisément, les relations de pouvoir entre celui-ci et les répondants. Ces questions ont été souvent débattues dans la littérature (Crang, 2003; Skelton, 2001). Dans une situation où le chercheur d'un groupe dominant interroge des répondants d'un groupe plus marginalisé, comme c'est le cas lorsqu'un chercheur d'un pays donateur conduit un entretien avec un répondant africain, ces tensions se multiplient. Cornwall (2004), Gaventa et Cornwall (2008) et Chambers (2006, 2008) prétendent que cette position de pouvoir du chercheur influence grandement les données recueillies et que cet effet ne peut être mitigé que lorsque le chercheur est totalement conscient de sa position et met en place les mesures nécessaires pour renverser ce rapport. La position du chercheur est bien souvent multiple et complexe. En effet, selon *l'intersectionality theory*[3] (Crenshaw, 1989; Davis, 2008; Hancock, 2007; McCall, 2005), le genre, l'âge, le statut social, le niveau d'instruction, l'appartenance ethnique, le statut matrimonial, le fait d'avoir des enfants ou non, etc. sont autant de dimensions influençant l'identité des acteurs et influençant la façon dont la recherche est conduite.

> Tenir compte, respecter et travailler avec la différence signifie d'abord que l'on doit : reconnaitre les multiples différences qui existent entre le chercheur et ceux avec qui l'on veut travailler; réfléchir à ce que ces différences peuvent signifier; et ensuite, penser à la façon de traiter ces différences pour les intégrer à la recherche au lieu de les ignorer. Ceci est aussi relié à la reconnaissance des relations de pouvoir au sein du processus de recherche (Skelton, 2001, p. 90)[4].

Le troisième groupe de facteurs est directement relié aux dimensions culturelles et à la position du chercheur. Il s'agit des schèmes de pensée qui peuvent être compris comme un ensemble de présupposés, d'attitudes, de valeurs et de croyances qui influencent la façon dont une personne pense, se comporte et agit. Dans cet article, le terme *schème de pensée* est utilisé pour traduire le concept anglophone de *mindset*. Il diffère du concept de culture notamment par son individualité et sa fluidité. Les schèmes de pensée varient d'un individu à l'autre et évoluent au fil du temps. Qu'il s'agisse de ceux des chercheurs ou de ceux des répondants, les schèmes de pensée changent souvent

en fonction du contexte dans lequel les acteurs se trouvent et peuvent grandement influencer le processus de recherche – plus particulièrement les relations entre chercheurs et répondants (Davis, 2008; Hancock, 2007). Un schème de pensée n'est pas toujours conscient et est généralement très enraciné chez une personne. Pour Loeve (2007), les schèmes de pensée ne relèvent pas seulement des dimensions rationnelles et émotionnelles de la perspective d'une personne; ils sont aussi façonnés par les expériences personnelles et professionnelles d'un individu ainsi que le contexte particulier dans lequel il interagit. L'influence des schèmes de pensée sur la construction des connaissances a été reconnue il y a longtemps. Par exemple, les recherches de Millwater et Yarrow (1997) ont souligné comment ces schèmes agissent comme un filtre de connaissances influençant les actions et les pratiques. Ces derniers sont donc particulièrement importants lorsque l'on conduit des entretiens semi-dirigés puisqu'ils influencent non seulement la relation chercheur-répondant et l'interprétation des données recueillies, mais aussi la façon dont le chercheur perçoit les réponses et les comportements des répondants pendant la discussion et adapte le déroulement de l'entretien en conséquence :

> Une entrevue ce n'est pas juste une entrevue. Il y a des questions sur les expériences et les comportements, sur les émotions, les besoins, les connaissances et les données de base, il y a des questions avec présuppositions et des questions neutres, des questions de simulations, etc., et les questions peuvent faire référence au passé, au présent ou au futur (Mikkelsen, 2005, p. 171)[5].

Les perceptions des répondants africains lors de l'entretien semi-dirigé

Le continent africain abonde de diversité culturelle, religieuse, ethnique et linguistique. Cette diversité contribue à la pluralité des perceptions que les gens peuvent avoir du chercheur. Le chercheur peut être perçu différemment selon le pays, l'ethnie, le niveau d'instruction, la classe sociale, le genre et la religion du répondant. Par conséquent, nous ne pouvons prétendre à un théorème quant à la perception du chercheur en Afrique. Sans vouloir généraliser, nous faisons état des perceptions que nous avons rencontrées lorsque nous avons mené des entretiens semi-dirigés en Afrique.

Dans les villages mossis, la chercheuse, qu'elle soit venue du Canada, d'un autre pays africain, d'une autre ethnie ou d'un autre village, est d'abord une personne qu'on accueille en partageant un repas ou en lui servant à boire :

> La bonne arrivée! Frères et sœurs rassemblés, après avoir prié. Les parents d'un côté, les enfants écartés, il faut d'abord servir l'invité. Le plus gros morceau de viande lui est réservé. Avec notre main droite, nous allons manger. Pour un plat bien honoré, il ne faut surtout pas parler. Après avoir roté, la discussion va commencer (Extrait 2 : Notes, Burkina Faso, 2007).

Comme l'exemplifie l'extrait 2, dans certains contextes, le répondant souhaite présenter l'étrangère à sa famille ou à ses amis. Par conséquent, il devient difficile de prendre une personne à part pour faire des entretiens individuels. Le répondant appartient à un groupe, à une famille qu'il souhaite faire connaitre à l'étranger. La présentation est plus qu'une rencontre entre le répondant et le chercheur. Chacun d'entre eux appartient à une famille et à une collectivité qu'ils présentent comme préambule à l'entretien.

En lui offrant à boire ou à manger, le répondant de l'extrait 2 montre l'importance accordée à l'échange. En allouant ce temps, le chercheur augmente la validité des échanges, car ce rituel réduit la hiérarchie existante entre le chercheur et le participant. Bien que la relation de pouvoir reste toujours existante, ce rituel humanise le processus d'entretien qui devient un dialogue bidirectionnel. Le chercheur est une source d'informations nouvelles sur un pays, une culture, des rites familiaux sur lesquelles le répondant souhaite s'informer. En respectant les rituels préparatoires à l'entretien, quels qu'ils soient, le chercheur gagnera en confiance et en qualité d'informations. Pour respecter ces rituels, il faut préalablement les connaitre. Conséquemment, le chercheur prévoit des heures additionnelles et une certaine écoute. Adama Jacques Sibalo, traducteur et interprète, explique en disant :

> Au lieu de loger dans un hôtel où toutes les conditions sont réunies, elle a préféré vivre dans une famille modeste où il y a ses camarades. Elle a accepté [de] vivre comme eux, manger la nourriture africaine : manger le tô, du mil, du maïs, du riz à la sauce de gombo... comme la famille africaine, dormir sur une natte ou sur un lit si cela s'avérait chez son logeur. Elle se fait remorquer derrière une moto pour ses multiples déplacements en ville au lieu de vivre en blanc « nansaara » en prenant chaque fois un taxi compteur […] Tout cela, car elle voulait être imprégnée de la réalité de la vie quotidienne, la culture et la tradition du Burkinabé (Extrait 3 : Notes, A. J. Sibalo, Burkina Faso, 2007).

Malheureusement, les contraintes de temps, de financements et parfois même de sécurité empêchent souvent les chercheurs de passer suffisamment de temps dans les villages pour s'empreindre des cultures locales. Par ailleurs,

habiter dans les villages peut aussi poser des problèmes logistiques et éthiques que les bailleurs de fonds et les institutions de recherches ne sont pas toujours prêts à relever. Cela n'empêche toutefois pas les chercheurs de s'informer des pratiques usuelles et d'être à l'écoute des coutumes locales. Il est souvent très utile de discuter avec les gens familiarisés avec le contexte de recherche avant d'entreprendre une série d'entrevues et de visiter le village pour expliquer la recherche avant d'entreprendre l'étude de terrain.

La langue utilisée et la façon d'introduire les questions d'entretien sont aussi importantes. Pour les répondants que nous avons rencontrés, le chercheur est associé à une personne instruite et, de surcroit, étrangère à la littératie endogène des cultures africaines : « Elle [la chercheuse] apprenait quelques mots pour parler la langue du milieu qui est le mooré pouvoir dire *bonjour* ou *bonsoir*... aux participants, pour montrer à la population qu'elle les aime (cela est la loi de l'appréciation). » (Extrait 4 : Notes de A. J. Sibalo, Burkina Faso, 2007). En Afrique, de façon générale, plus une personne est scolarisée, plus elle est perçue comme étrangère aux langues africaines et à la littératie du village. Par littératie, on entend les modes de communication, la littérature orale et écrite et les différentes langues par lesquelles celles-ci se véhiculent (Cope & Kalantzis, 2000; New London Group, 1996; Omoniyi, 2003). Dans des pays comme le Mali ou le Burkina Faso, où le taux d'alphabétisation des adultes est de moins de 30 % (Unesco Institute for Statistics (UIS), 2010), pour accéder au même langage que le participant il est essentiel de discuter avec les gens en utilisant une langue qu'ils maitrisent ainsi que des modes de communications appropriés. Les langues ne sont pas neutres, elles sont teintées de références culturelles et de relation de pouvoirs (Bourdieu & Passeron, 1964; Cummins, 2000; Elgin, 1999; Heller & Martin-Jones, 2001; Norton, 2000; Pennycook, 1998; Skutnabb-Kangas, 2000); elles sont le premier véhicule de l'identité ethnique et familiale (Alidou, 2003; Djité, 1993; Fomba, Keïta, Koné, & Traoré, 2003; Pattanayak, 1986; Skutnabb-Kangas, 2000; Thondhlana, 2002). Sans le vouloir, le chercheur prend position par la langue qu'il utilise avec son participant. La langue française n'est pas associée à la sphère culturelle locale. Par exemple, pour pouvoir comprendre le témoignage de l'extrait 5, il a fallu plus qu'une traduction d'une langue à l'autre, car ce proverbe fait partie de la littératie endogène :

> Donc nous ne devons pas adopter la langue française sans nous préoccuper du mooré parce que les Mossis disent qu'une femme ne doit pas regarder le panier de sa camarade pour jeter sa vieille calebasse. [*Donc tônd ka sègd n dàk nasaarendâ bal n gâd n ka get moorâ yell ye. Tà moos maana b yel-bundi tà ned ka get a*

pùg-to peoogo, n lub a wam-zok ye, êe] (Extrait 5 : Citation de Yves, traduite et interprétée par Célestin Tapsoba, 2006).

Les proverbes dans le contexte africain servent à l'enseignement des us et coutumes aux enfants (Omolewa, 2007; Schipper, 2004; Sumner, 2001). Ce proverbe doit être expliqué, car il est riche de sens. Récipient traditionnel, la calebasse est utilisée principalement pour boire et transporter l'eau. Elle est également un élément social et culturel : on offre l'eau à boire aux ancêtres et à l'étranger dans la calebasse. Elle se retrouve dans les activités quotidiennes de la femme (dans la cuisine, au marché, au champ). Elle symbolise l'équilibre de la vie (Mbambo, 2002). Le panier est un récipient utile au transport des condiments, mais duquel l'eau, source de vie, s'écoule. De plus, le panier est associé à la mauvaise tendance de certains à poursuivre la mode, la nouveauté, car ceux qui les tissaient ajoutaient de la décoration que n'avaient pas les calebasses. Cet homme nous dit donc que l'apprentissage de sa langue nationale est la source de la vie culturelle de sa collectivité et qu'il ne faut pas abandonner nos langues (calebasse) par envie de la langue d'un autre peuple (panier). Ainsi, pour pouvoir approfondir la cueillette d'informations et l'analyse des résultats, il est important de travailler en collaboration avec des traducteurs et des interprètes qui maitrisent les deux langues : « Dans certains cas, l'interprète peut favoriser la compréhension réciproque et l'adaptation mutuelle » (Morissette, 2007, p. 91).

Le chercheur, bien qu'étranger par sa provenance et son niveau d'instruction peut, à certains égards, être identifié à la sphère locale. Par exemple, la chercheuse canadienne avait plus de facilité à recueillir de bons exemples de pratiques d'enseignement lors des entretiens semi-dirigés réalisés auprès des enseignants, car elle-même avait pratiqué cette profession. L'entretien se déroulait donc dans un esprit de partage d'expériences professionnelles. L'identité professionnelle peut donc être un élément permettant d'établir le pont entre le chercheur et le participant. Le chercheur appartient à plus d'un groupe à la fois. Bhabha (2001) parle d'une identité citoyenne hybride à la fois imprégnée dans sa collectivité et ouverte au reste du monde. Tout comme dans la théorie de l'intersection, l'identité hybride est une identité intégrée (Hamers & Blanc, 2000).

Dans plusieurs pays africains, les disparités sexospécifiques sont encore très marquées. Par exemple, selon l'UNESCO (2010), le taux d'alphabétisation en Afrique subsaharienne est de 71,2 % pour les hommes et de 53,3 % pour les femmes. Malgré le travail de sensibilisation, les mentalités restent encore fermées sur les rôles sexospécifiques (Kaboré, Lairez, & Pilon, 2003; Lagun, 2003). Dans plusieurs communautés africaines, notamment dans les villages

mossis, une femme ne discute pas seule avec un homme qu'elle connait peu (Ilboudo, 2006; Tarrab, 1989), et lui demande encore moins de clarifier ou d'exemplifier ses propos :

> J'ai vu qu'elle [la chercheuse] était courtoise sans aucune méchanceté en elle. Mais très directe et rigoureuse. Elle montre rapidement sa position par rapport à une situation. Ce qui fait que si elle veut parler avec quelqu'un, on sous-entend en elle déjà cette attitude de rigueur et de l'impérativité. Cela va [à] l'encontre de [la] culture burkinabé[e] qui n'admet [ ] pas qu'une femme hausse le ton sur un homme. (Extrait 7 : Notes, A. J. Sibalo, 2007)

Ainsi, la chercheuse aura plus de facilité à recueillir des données avec des femmes africaines, car les femmes se livreront davantage :

> Marie-Désirée est arrivée à la maison avec son bébé au dos, car sa bonne (gouvernante) est malade. Nous n'avions pas le choix, nous sommes parties à moto pour réaliser un entretien. La participante semblait honorée qu'on soit venues avec un bébé. Cet entretien est riche d'informations même si le bébé pleure sur l'enregistrement (Extrait 6 : notes, 2006).

Ce constat ne s'applique toutefois pas à toutes les recherches impliquant une chercheuse étrangère. Outre le genre, plusieurs autres facteurs sont susceptibles d'influencer la perception des participants à l'égard de la chercheuse. Tout d'abord, le degré d'exposition des répondants aux étrangers. On constate souvent que les recherches conduites en milieux urbains et périurbains sont différentes de celles conduites en milieu rural où les acteurs ont souvent moins de contacts avec des gens de l'extérieur. Les communautés prenant part à des projets de développement internationaux sont aussi sujettes à répondre différemment à la présence des personnes de l'extérieur en raison de leur expérience des visites d'intervenants. L'âge et la situation de la femme chercheuse ont également une influence. Les expériences de recherche de l'une des auteures au Mali ainsi qu'en Tanzanie et au Ghana révèlent que les femmes professeures, généralement plus âgées et dotées d'un statut supérieur, parvenaient à interagir avec les hommes d'une façon presque égalitaire alors que les chargées de recherche, plus jeunes, n'y arrivaient qu'avec les hommes beaucoup plus jeunes. Finalement, le sujet de recherche doit aussi être considéré. Certains sujets sont plus faciles à aborder entre personnes de même sexe.

Dans une perspective postmoderne, l'entretien semi-dirigé valorise les voix qui ont été étouffées ou marginalisées (Touré, 2010). Ainsi, durant l'entretien semi-dirigé, la collecte d'information ne consiste pas uniquement à

écouter les paroles du participant. Les silences revêtent une grande importance pour la compréhension des tabous (Kitzinger, Markova, & Kalampalikis, 2004). Par exemple, lorsque le chercheur travaille avec des groupes marginalisés comme des femmes atteintes du VIH (Orfali, 2004) :

> En groupe, vous vous êtes lancées. Timidement d'abord les vieilles nous ont expliqué. Ensuite les jeunes femmes ont nuancé. De tous les témoignages entendus, les plus percutants sont ceux des femmes criant désespérément leurs longs silences. Je vous entends grandes dames du Faso (Extrait 8 : Notes, Burkina Faso, 2007).

Accorder l'espace-temps nécessaire pour laisser parler les silences s'apprend. Ce qui est plus complexe, c'est d'analyser et de transmettre ces données percutantes : « Je les regardais, je soupirais, je frissonnais, je suais. Comment assister à cette discussion sans parler? Mon privilège de naissance, être une femme née au Québec, je le vis ici et c'est lourd [sic] » (Extrait 9 : Notes, Burkina Faso, 2007). Conduire des entretiens semi-dirigés en Afrique pousse le chercheur à réfléchir sur sa position, sur son « privilège de naissance ». Régulièrement, on se pose des questions :

> Qu'est-ce qui a fait que moi, je ne sois pas née sous cette hutte que je vois? Pourquoi moi, j'ai la chance d'avoir plus de 21 ans de scolarité quand elles, elles n'ont jamais été à l'école? (Extrait 10 : Notes, Burkina Faso, mai 2007).

Ce genre de réflexions permet d'accepter, de déculpabiliser et d'assumer des responsabilités tant sociales, communautaires, environnementales que professionnelles. Cette conclusion n'est pas nouvelle, dès 1967, Schutz (1967) affirmait l'importance de l'analyse de l'intersubjectivité pour favoriser la compréhension des phénomènes.

Influence des perceptions sur le processus de recherche

> Nous ne sommes pas neutres, observateurs scientifiques, insensibles aux contextes émotionnels et politiques des endroits où nous effectuons nos recherches. Nous sommes les amalgames de nos expériences et ces dernières jouent différents rôles à différents moments (Skelton, 2001, p. 89)[6].

Les perceptions que les chercheurs ont des répondants et le contexte dans lequel ils travaillent influencent le processus d'entretien et les données recueillies. Comme cette citation de Skelton l'indique, un chercheur peut tenter d'être le plus objectif possible, il n'en reste pas moins que le regard posé sur les éléments de recherche est toujours filtré par les pensées du chercheur. Il faut,

bien entendu, éviter de sombrer dans les stéréotypes négatifs perpétués par les médias tels que la violence, la paresse et les vols, mais idéaliser les sujets de recherche peut s'avérer tout aussi dommageable pour l'étude. En effet, il n'est pas rare que les chercheurs en étant à leurs premières expériences sur le continent soient frappés par la beauté qui les entoure ou par les gens qu'ils rencontrent. « Les gens ici sont tellement moins compliqués que chez nous. Ils savent sourire même quand ça va mal. Ils ne s'en font pas pour des détails insignifiants comme au Québec. » (Extrait 11 : Notes, Mali, 1999). Plus d'une décennie plus tard, l'auteure de ces lignes a bien du mal à croire qu'elle a pu les écrire. C'était son premier séjour en Afrique et elle était tombée amoureuse d'une perception qui n'avait rien à voir avec la réalité, mais qui teintait son jugement. L'expérience nous a appris que lorsqu'on lit un commentaire semblable sur un forum où écrivent les étudiants de doctorat, on est presque assuré qu'à un moment ou à un autre il y aura également un commentaire disant que rien n'est simple en Afrique et que tout prend plus de temps que prévu. C'est en quelque sorte un effet « lune de miel » (Delobelle, 2008; Nadeau, 1990). Plus on prend le temps d'observer la réalité sous différents angles, plus on prend conscience de la complexité de ce qui nous entoure. Il peut alors arriver que le chercheur se sente déstabilisé et parfois même dépassé par les évènements. Les perceptions du chercheur ne sont pas stables, elles changent; et ce processus de questionnements amène le chercheur à prendre conscience de ses façons de penser et à en tenir compte tout au long du processus de recherche.

Dans plusieurs pays africains, les personnes influentes d'une communauté telles que les chefs de village, les anciens et les sages peuvent jouer un rôle de « gardien des connaissances ». Les chercheurs ne perçoivent pas toujours ces personnes comme des répondants clés par rapport à leurs questions de recherche, mais bien souvent leur participation, ou non, à l'étude influence le recrutement des autres participants. Il arrive parfois que des membres d'une communauté cherchent l'assentiment des personnes plus en vue avant de prendre part dans la recherche. Naturellement, cela peut représenter à la fois une opportunité et un piège.

> J'ai bien senti que les enseignants, surtout les jeunes, ne diraient rien tant que je n'interrogerais pas le directeur. C'est un peu comme s'ils voulaient son accord avant de me parler. Le problème c'est que j'ai peur qu'ils essaient de me dire ce qu'ils pensent que le directeur a dit. Ils n'oseront jamais le contredire et c'est vraiment leur vision à eux qui compte ici (Extrait 12 : Traduction de notes, Kenya, 2006).

Dans l'extrait 12, la chercheuse percevait le directeur d'école comme un gardien ayant en quelque sorte le pouvoir de contrôler l'information qui lui serait transmise. Dans ce cas, l'entretien avec le directeur a été conduit simplement pour avoir accès aux répondants principaux et on a donné l'opportunité aux enseignants de choisir de ne pas répondre aux questions de l'équipe de recherche. L'équipe, consciente des questions de pouvoirs en jeu, a utilisé l'information fournie par le directeur pour modifier la structure des entretiens avec les enseignants et obtenir plus de nuances dans les réponses fournies.

Lorsque l'on travaille dans un milieu culturel différent du sien, il est souvent difficile de ne pas remarquer la curiosité des gens à notre égard. La chercheuse blanche en Afrique ne manque donc pas d'attirer regards et questions. Statut matrimonial, nombre d'enfants, salaire, rien n'est privé. On veut savoir combien de temps on va rester, où l'on va aller et, surtout, ce que l'on pense de l'Afrique. Occasionnellement, les femmes rient en nous voyant, les enfants courent derrière nous et se cachent lorsqu'on se retourne, on nous demande des cadeaux… peut-on toutefois conclure que les Africains sont plus curieux que les autres? Certainement pas. Les auteures ont vécu la même chose en Bolivie, au Vietnam, au Japon et même au Canada auprès des Premières nations. Toutefois, lorsque la curiosité s'ajoute aux autres facteurs environnementaux tels que la chaleur, la difficulté d'accès aux sites de recherche, les pannes de courant et le manque d'eau potable, cette curiosité tout à fait naturelle peut contribuer à la fatigue du chercheur. Ces éléments peuvent créer un sentiment de frustration et affecter la conduite des entretiens. Comme discuté dans la section précédente, notre expérience démontre que répondre aux questions des gens aide à briser la glace et à créer un climat de confiance lors des entretiens. Elle peut également servir à inverser la relation de pouvoir entre répondant et chercheur. Par exemple, pour plusieurs peuples africains, le fait d'être mariée et d'avoir un enfant élève le statut d'une femme et lui permet de gagner en notoriété. Une femme chercheuse qui n'a pas d'enfant peut par conséquent utiliser cette information pour rehausser le statut d'une répondante plus jeune, mais ayant des enfants, et ainsi établir un rapport plus égalitaire.

Il y a quelques mois, une étudiante de doctorat de retour d'une étude préliminaire en Afrique a fait le commentaire suivant :

> Il semble que je ne réussisse pas à obtenir de réponses claires. Je ne sais pas si c'est moi ou si c'est le sujet de recherche mais ils tournent autour du pot, détournent les questions et les entretiens tournent en rond. Je ne sais vraiment pas comment je vais faire du

> sens de tout ça (Traduit et utilisé avec l'autorisation de l'étudiante, 2010).

La perception de « tourner en rond » est fréquente lorsqu'on est peu habitué aux modes de communication locaux. Ce qui est perçu comme une façon d'éviter la question peut refléter une manière différente d'amener le sujet ou tout simplement indiquer que la question a été comprise d'une manière différente de celle à laquelle s'attendait la chercheuse. Le proverbe mossi de la calebasse et du panier (Extrait 5) en est un bon exemple. Rappelons que l'usage de métaphores et d'histoires est très répandu sur le continent et que celles-ci regorgent souvent d'informations très riches pour le chercheur. Les histoires sont par contre difficiles à interpréter pour les étrangers et il faut généralement demander des explications pour bien saisir comment ces dernières peuvent contribuer à la recherche. Les expériences des auteures indiquent qu'il faut être patients lorsque l'on effectue des recherches en contextes africains et qu'il est utile de prévoir plus de temps pour la conduite d'entretiens semi-dirigés dans les pays africains que l'on ne le ferait ailleurs.

On entend souvent dire que les hommes africains aiment les femmes blanches. Il est en effet facile de percevoir les sourires et regards en coins des répondants masculins comme des tentatives de séduction. Il ne faudrait surtout pas tomber dans les stéréotypes, mais il n'est pas rare que les femmes chercheuses en pays africains se fassent faire la cour. Cela se produit par contre un peu partout dans le monde et dans la majorité des pays receveurs d'aide internationale. C'est l'attrait pour la différence, mais aussi, lorsque les femmes sont célibataires, le rêve d'une vie différente dans un pays « riche ».

> Je commence à avoir peur. Une chance que j'ai un gardien. Aujourd'hui, il y avait trois hommes qui m'attendaient à la maison pour me demander en mariage. Je ne les avais jamais vus avant. Au début je trouvais ça l'fun que tous les gars me sourient mais maintenant je me rends compte qu'ils ne sont pas comme ça avec les femmes maliennes. C'est juste parce que j'ai la peau blanche c'est sûr [sic] (Extrait 13 : Journal personnel, Mali, 1999).

Afin d'éviter les problèmes, il est bon de s'informer des pratiques locales. Les sourires et non-sourires peuvent facilement être mal compris par les personnes de sexe opposé. Il faut aussi faire attention au choix des lieux et des moments lorsque l'on fait des entretiens avec des personnes de sexe opposé afin d'éviter les malentendus. Par exemple, il peut être très mal vu pour une femme chercheuse d'aller chez un homme le soir ou, dans certains pays, de se rendre seule dans un lieu où l'on consomme de la boisson. Notre expérience révèle aussi qu'il faut faire attention à la façon dont on rejette les avances afin

de ne pas se mettre à dos les membres de la communauté. En pays polygames, ce sont parfois les femmes qui font les approches pour fournir une coépouse à leur mari. Encore une fois, connaitre les coutumes locales peut s'avérer très utile. Par exemple au Mali, la pratique veut que les hommes approchent d'abord le frère aîné de la femme qu'ils veulent épouser. Le « grand frère » n'a pas ici un sens biologique, mais social. Dans la situation décrite dans l'extrait 13, la chercheuse a utilisé cette connaissance et elle a dirigé les demandeurs vers un collègue de travail plus âgé. Cela a eu pour effet d'arrêter les demandes subséquentes.

Les perceptions des chercheurs ne sont pas toujours réfléchies. Elles sont aussi émotionnelles. Certaines personnes s'habituent à côtoyer la pauvreté, d'autres jamais. Quoi qu'il en soit, il est souvent très difficile pour les chercheurs peu habitués à la recherche en milieux défavorisés d'ignorer les odeurs, les bruits et les images qui envahissent leurs sens. Cela peut détourner l'attention du chercheur des réponses fournies ou biaiser la façon dont on voit les gens.

> Je suis allée visiter le dispensaire aujourd'hui et Wow! Quel courage! Les femmes ici sont tellement courageuses. Mais les odeurs et les cris des bébés c'était horrible. Ça venait me chercher en dedans. L'infirmière me parlait mais je ne me souviens de presque rien de ce qu'elle a dit. Pourtant, j'ai vu bien pire en Bolivie et au Mali. Je ne comprends pas. Ça doit être à cause des bébés malades (Extrait 14 : Notes, Malawi, 2007).

Le fait d'être dans une situation ou dans un lieu inhabituel pour conduire des entretiens peut entraver la conduite de l'entretien. Les facteurs physiques et affectifs doivent être pris en considération lors du travail de terrain et il est parfois utile de discuter de ces émotions avec d'autres collègues ou de les transposer dans un journal.

Dans certaines circonstances, réfléchir à son passé avant d'entreprendre des recherches en Afrique peut éviter de se retrouver en situation difficile. Les femmes chercheuses ayant vécu des situations de violence, par exemple, peuvent être profondément troublées lorsqu'elles voient les conditions dans lesquelles certaines femmes vivent. Or, les personnes pouvant les aider à gérer la situation telles que les membres de la famille et les amis sont souvent absents lorsque l'on se trouve en pays étranger. Parfois, il vaut mieux cesser un entretien et le reprendre plus tard que de se retrouver dans une situation émotionnelle trop difficile.

S'il faut s'interroger sur ses perceptions et être à l'affut de la complexité qui nous entoure pendant la collecte des données et la phase d'analyse, il en va

de même pour le stade d'écriture. Il faut interroger la façon dont on écrit et réfléchir à ce que l'on représente et à la manière dont on le fait. Il est en effet facile de perpétuer des stéréotypes et des préconceptions sans s'en rendre compte. Des propos peu nuancés ou des citations mal choisies peuvent donc très facilement venir renforcer des conceptions racistes ou des biais sexospécifiques (Skelton, 2001).

Pistes de réflexion pour la femme chercheuse en contextes africains

En guise de discussion, nous résumons certaines considérations à tenir en compte pour optimiser la conduite des entretiens semi-dirigés en Afrique. Ces considérations ne sont pas une marche à suivre, mais des mises en garde pour éviter certaines embuches que nous avons rencontrées.

Nos expériences de recherche en Afrique nous indiquent qu'il est préférable de communiquer dans la langue première des participants surtout si le chercheur travaille avec des femmes, des minorités ethnolinguistiques et des villageois, car ceux-ci ont moins accès à la langue étrangère et peuvent donc difficilement nuancer leurs idées dans cette langue. L'embauche d'interprètes et de traducteurs devient un investissement nécessaire afin d'obtenir des entretiens semi-dirigés de qualité.

Les contraintes physiques, socioéconomiques et saisonnières complexifient la conduite des entretiens. Durant la saison des pluies, les routes sont souvent impraticables et il est difficile de rejoindre les répondants. Durant la saison sèche, le chercheur est régulièrement confronté au manque d'électricité et au manque d'eau courante :

> Le ventilo s'arrête. L'électricité reviendra, mais quand?!? Ce n'est pas la peine d'y penser, je respire c'est bon. Un torrent de sueur s'abat sur moi, le ruissèlement de ma peau c'est la seule eau que je vois ici. L'air est dense, les gens respirent pieusement (Extrait 15 : Notes, Burkina Faso, 2007).

Cet extrait de notes a été rédigé à la suite d'un entretien semi-dirigé à Ouagadougou. Il montre les contraintes techniques comme le manque d'électricité, mais surtout l'incidence de ces contraintes sur le déroulement de l'entretien en soit. Ces contraintes nécessitent une grande capacité d'adaptation tant pour le chercheur que pour le répondant : le chercheur et le participant doivent lutter contre la chaleur en ralentissant le débit de la discussion. À l'occasion, ils doivent même reporter l'entretien, car ils ne peuvent se concentrer suffisamment :

> Prendre une douche froide, je ne faisais qu'y penser, mais l'eau est terminée [dans la réserve à la maison]. Elle reviendra demain…

> Ce demain improbable, mais rassurant. Le ventilo [ventilateur] reprend, je m'endors paisiblement sous ce ciel africain. Demain, je retournerai discuter avec… (Extrait 16 : Notes, Burkina Faso, 2007).

Nous avons remarqué que dans certaines occasions, les femmes africaines se livrent davantage en groupe :

> En après-midi, nous avons été [sic] à [nom du village] pour réaliser un entretien de groupe avec les femmes sur le lien entre le mariage forcé, le lévirat et le SIDA. Bien que ça ait pris plus d'une heure pour rassembler les femmes, elles participaient activement. Les jeunes femmes sont même venues se mêler à la discussion sur le mariage forcé (Extrait 17 : Notes, Burkina Faso, 2007).

Cet extrait illustre la hiérarchie des voix à considérer lors de la conduite d'un entretien semi-dirigé individuel ou de groupe (Kitzinger et al., 2004). Même si la chercheuse avait voulu adresser ses questions aux jeunes femmes dans un premier temps, elles auraient d'elles-mêmes laissé la parole aux femmes plus âgées, car le droit d'ainesse prévaut lors des droits de parole. Dans certains cas, il se peut que les femmes plus âgées contrôlent entièrement la discussion. À la suite d'entretiens de groupe au Sénégal, Touré (2010) admet que les « groupes de discussion ne favorisent pas toujours une participation significative, égalitaire et équitable » (p. 22). Il est donc très important de se référer au contexte local avant de choisir la façon d'organiser les entretiens de groupe. Dans certains cas, il peut être préférable de diviser le groupe en fonction de l'âge. Aussi, il faut prendre soin de s'assurer que les personnes marginalisées ne se retrouvent pas dans des situations où elles seraient amenées à divulguer devant le groupe des informations susceptibles de leur causer des ennuis plus tard. Les aspects culturels et éthiques sont donc à considérer dans la sélection des thèmes de discussion. Autrement, le chercheur passera à côté de certaines voix importantes pour la compréhension de la problématique ciblée. Malgré ces considérations, l'entretien de groupe reste une méthode appropriée dans les sociétés africaines dites communautaristes et d'oralité (Simard, 1989; Touré, 2010) :

> Les femmes sont très touchées par le VIH là-bas [village mossi-gourounsi]. Lors de notre rencontre, tous les agents endogènes [informateurs hommes et femmes] nous attendaient. Il fallait vraiment encourager, voire même forcer, les femmes à parler. La question de la langue reste une limite pour les assistants de recherche choisis, car le gourounsi et le mooré sont deux langues distinctes (Extrait 18 : Notes, Burkina Faso, 2007).

Le non-respect du statut des participants peut offenser certaines personnes clés qui, par la suite, pourraient refuser au chercheur l'accès au terrain. Les extraits précédents indiquent également que prendre le temps de se rassembler et d'analyser les considérations éthiques et sexospécifiques endogènes permet d'amplifier la force des témoignages. Pour le chercheur qui désire bâtir un partenariat de recherche durable, il est préférable d'allouer le temps nécessaire pour accéder au terrain de façon socialement adéquate. En reconnaissant qu'il est étranger au milieu africain, le chercheur reste ouvert à l'adaptation. Cette adaptabilité passe parfois par de petits gestes comme le respect du code vestimentaire, car certains gestes jugés comme des détails aux yeux du chercheur peuvent compromettre le code d'éthique local :

> J'ai remarqué qu'elle [la chercheuse] s'habillait le plus souvent comme une femme africaine… les bijoux, les colliers, les pagnes traditionnels pour s'intéresser à la culture burkinabée (le temps de la révolution Thomas Sankara avait imposé cela parce que nos ancêtres portaient ces tissus à base de coton tissé par nos mamans) (Extrait 19 : Notes, A. J. Sibalo, 2006).

En décidant de travailler en Afrique, le chercheur accepte le fait que le participant est avant tout une personne appartenant à une collectivité (Touré, 2010). Cette identité collective requiert une compréhension holistique des enjeux et un grand respect des normes locales. Par exemple, avant de pouvoir s'entretenir avec le participant, il faut parfois passer par un certain rituel comme accepter les invitations réservées aux étrangers, saluer le chef du village, les ainés, les membres de la famille du participant (voir l'Extrait 2). En procédant de cette façon, le chercheur met le participant à l'aise et s'assure d'avoir accès au terrain ultérieurement.

Tout en gardant les considérations éthiques par lesquelles il est régi, le chercheur sera sans doute surpris de réaliser que l'entente verbale prévaut souvent à la signature :

> Aucun formulaire de consentement n'a été signé, seules des ententes verbales sont tenues, comme le veut la coutume ici. Au chemin du retour, Célestin et Désirée [les interprètes] me signalent qu'ils sont très satisfaits de l'accueil et de la facilité du contact (Extrait 20 : Notes, 2006).

Ces formulaires seront signés une fois la confiance établie. L'éthique de travail pour le chercheur en Afrique repose sur des relations humaines.

Il est difficile pour le chercheur étranger travaillant en Afrique de connaitre toutes les particularités du code d'éthique local : *Baag ka wùmd a zug n yûug ye* (proverbe mossi : *Le chien ne sent pas sa propre odeur*.). Il est

recommandé de s'allier avec des partenaires ou assistants de recherche nationaux afin d'éviter ou d'atténuer certaines méprises :

> J'ai constaté que si un Blanc veut donner quelque chose à quelqu'un, il le donne très souvent avec la main gauche mais j'ai vu qu'elle a appris, comme dans nos traditions de donner avec la main droite même s'[il] arrive qu'elle oublie souvent. (Extrait 21 : Notes A. J. Sibalo, 2007).

Lorsque la relation entre les assistants de recherche est bien établie, ils seront confiants pour prévenir le chercheur de certains codes à respecter.

Chilisa et Preece (2005) suggèrent que pour conduire des recherches respectueuses en Afrique le chercheur étranger doit : utiliser des modes de recherche qui permettent de prendre en compte les façons de percevoir la réalité des communautés ainsi que leurs systèmes de valeurs; être capable d'interpréter le matériel provenant de la recherche à partir des cadres de référence des participants; reconnaitre la valeur et les limites des traditions orales et modes de connaissances traditionnels et, finalement, utiliser, dans la mesure du possible, les philosophies et la vision du monde africaines pour informer le processus de recherche. Nous croyons que tout cela est possible dans la mesure où le chercheur est à l'écoute de la réalité qui l'entoure et est conscient non seulement de sa situation, mais aussi de la façon dont les multiples facettes de son identité interagissent pour influencer sa façon de comprendre et ses relations avec le milieu de recherche. Le Tableau 1 résume les conseils proposés par les auteures à la suite de leurs expériences d'entretiens semi-dirigés en contextes africains.

Puisque chaque milieu de recherche a ses propres considérations, il est difficile de mettre en garde le chercheur qualitatif de tous les éléments sur lesquels il devra porter son attention pour réaliser ses entretiens. Nous voulons toutefois rappeler l'importance de prendre le temps de connaitre l'environnement dans lequel s'effectue la recherche et de collaborer avec des gens pouvant nous fournir de telles informations lorsque le temps est limité ou que les conditions ne sont pas propices à aller sur le terrain avant la recherche. Ensuite, l'importance de réfléchir à sa position tout en prenant conscience des filtres culturels par lesquels le chercheur construit du sens de ce qui l'entoure. Cette prise de conscience aide à considérer les différences entre les schèmes de pensée des répondants et les siennes non seulement pendant le travail de terrain, mais aussi lors de l'analyse des données. Finalement, les expériences

Tableau 1
Conseils pour les chercheurs

Conseils	**Contextes**
Communiquer dans la langue première des participants	- Entretiens en milieu rural - Répondants appartenant à des minorités ethnolinguistiques - Répondants moins scolarisés tels que les femmes, les personnes défavorisées ou les villageois
Tenir compte des contraintes physiques et logistiques	- Fatigue du chercheur en raison de la chaleur qui peut être insupportable à certains moments de la journée - Pannes d'électricité fréquentes - Déplacements souvent plus longs (en temps) que prévu - Participants pas toujours capables d'accéder au lieu de rendez-vous - Emploi de téléphones cellulaires : ils sont parfois la meilleure façon de contacter les répondants, mais ils peuvent nuire au déroulement des entretiens
Tenir compte des contraintes saisonnières	- Routes souvent impraticables pendant la saison des pluies - Manque fréquent d'eau et d'électricité pendant la saison sèche Répondants en milieu agricole occupés pendant le temps des semences et des récoltes
Tenir compte des contraintes socioéconomiques et minimiser le risque d'impact négatif sur les répondants	- Temps pris par les répondants pour répondre aux questions se traduit parfois en une perte de revenus - Heure et lieu des entretiens pouvant faire une différence pour les répondants

Tableau 1 (suite)
Conseils pour les chercheurs

Tenir compte du contexte local dans l'organisation des entretiens de groupe	- Groupes de participants de même sexe ou non - Sujet de recherche approprié aux discussions - Respect du droit d'ainesse - Présence de personnes marginalisées au sein d'un groupe
Se familiariser et respecter les pratiques locales et le code d'éthique endogène	- Prendre le temps de connaitre l'environnement et les gens - Respecter le statut des répondants en s'adressant aux chefs de villages et aux anciens en premier - Prendre le temps de négocier l'accès au terrain - Accepter les invitations dans les maisons ou à partager des repas - Connaitre le code vestimentaire, l'usage des mains et le procédé du droit de parole - Droit de parole
Gagner la confiance par des ententes verbales avant de prendre des ententes écrites	- Surtout dans les milieux peu lettrés - Répondants peu habitués aux contacts avec des étrangers
Prendre en compte la façon dont les répondants perçoivent la réalité	- Travailler avec des partenaires locaux - Choisir des méthodes d'analyse appropriées - Prévoir plus de temps pour les entretiens - Être ouvert à des façons différentes de voir la réalité

des chercheuses révèlent qu'il est essentiel de tenir compte des considérations linguistiques, sexospécifiques, éthiques et environnementales lorsque l'on effectue des recherches en Afrique.

Conclusion

Nous avons amorcé cet article en énonçant les défis auxquels les chercheurs qualitatifs font face lorsqu'ils travaillent dans des contextes africains. Nous aimerions le conclure en disant que ces défis sont loin d'être insurmontables. Nous avons, dans ces quelques pages, puisé dans notre vécu de chercheuse afin de mettre en lumière les facteurs qui, selon nos expériences, contribuent au succès des entretiens semi-dirigés en contextes africains. Nous avons également tenté de présenter les principales considérations pratiques essentielles à la conduite d'entretiens et à l'interprétation de ces derniers. Nous croyons toutefois que plusieurs aspects abordés dans cet article requièrent de plus amples recherches. L'influence des questions de culture sur le processus de recherche qualitatif est encore peu documentée. Nous pensons notamment que des études portant sur l'effet de la culture des chercheurs et des répondants sur 1) le choix des méthodes; 2) leur mise œuvre et leur opérationnalisation; 3) les interactions chercheurs-répondants; 4) la nature et la profondeur des analyses seraient fort utiles.

Notre étude a démontré l'importance de s'ouvrir à des pratiques et à des façons de voir différentes. Faut-il pour autant abandonner sa calebasse pour adopter le panier de l'autre? Non, ce que nous soutenons dans cet article c'est qu'il est possible de mitiger les relations de pouvoir entre le chercheur le et participant et d'adopter des pratiques de recherche qui sont bien perçues dans les contextes africains tout en permettant au chercheur de rester lui-même. Pour ce faire, il faut se résoudre à regarder la réalité sous différents angles et à accepter d'alterner entre la calebasse et le panier.

Notes

[1] Les auteures remercient Jacques Adama Sibalo, traducteur-interprète mooré-français pour ses précieuses notes d'observations. Jacques Adama Sibalo est également président de l'association Action contre l'ignorance, laquelle vient en aide aux femmes analphabètes du Burkina Faso (aci_bf@yahoo.fr).

[2] « A reference system that enables actors to make sense of their own actions and of the world in which they live » (Yousfi, 2007, p. 25). Cette définition s'appuie sur Geertz (1985), d'Iribarne (2006) et d'Iribarne et Henry (2007).

[3] Théorie de l'intersection. Bien que le concept d'intersection soit relativement ancien, l'*intersectionality theory* a été mise de l'avant par Crenshaw en 1989. Cette théorie examine l'identité à travers les relations entre différentes catégories socioculturelles et

socioéconomiques. Elle est notamment utilisée pour analyser comment des identités multiples peuvent interagir dans les expériences d'exclusion et de subordination.

[4] « To acknowledge, respect and work with difference mean first that you have to : recognise the many differences that exist between yourself as a researcher and those you want to work with; reflect upon what they might mean; and then think through how you deal with those differences and make them part of the research, rather than ignoring them. This is also connected to the recognition of power in the research process » (Skelton, 2001, p. 90).

[5] « An interview is not just an interview. There are questions on experience and behaviour, on opinions and values, on feelings, on needs, knowledge and background data, there are presupposition questions and neutral questions, simulations questions, etc., and questions may address the past, present or future » (Mikkelsen, 2005, p. 171).

[6] « We are not neutral, scientific observers, untouched by the emotional and political contexts of places where we do our research. We are amalgams of our experiences and these will play different roles at different times » (Skelton, 2001, p. 89).

Références

Alidou, H. (2003). Language policies and language education in Francophone Africa : a critique and a call to action. Dans S. Makoni, G. Smitherman, A. F. Ball, & A. K. Spears (Éds), *Black linguistics : language, society, and politics in Africa and the Americas* (pp. 103-116). New York : Routledge.

Bhabha, H. K. (2001). Unsatisfied : notes on vernacular cosmopolitanism. Dans G. Castle (Éd.), *Postcolonial discourses : an anthology* (pp. 38-52). Malden, MA : Blackwell.

Bourdieu, P., & Passeron, J.- C. (1964). *Les héritiers, les étudiants et la culture*. Paris : Éditions de minuit.

Chambers, R. (2006). Transforming power : from zero-sum to win-win? *IDS Bulletin, 37*(6), 99-110.

Chambers, R. (2008). *Revolutions in development inquiry*. London : Earthscan.

Chilisa, B., & Preece, J. (2005). *Research methods for adult educators in Africa*. Hamburg : UNESCO Institute of Education.

Cope, B., & Kalantzis, M. (2000). *Multiliteracies : literacy learning and the design of social futures*. London : Routledge.

Cornwall, A. (2004). Spaces for transformation? Reflections on issues of power and difference in participation in development. Dans S. Hickey, & G. Mohan (Éds), *Participation : from tyranny to transformation? Exploring new approaches to participation in development* (pp. 75-110). London : Zedbooks.

Crang, M. (2003). Qualitative methods : touchy, feely, look-see? *Progress in Human Geography, 27*(4), 494-504.

Crenshaw, K. (1989). Demarginalizing the intersection of race and sex : a black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics. *University of Chicago Legal Forum, 4*, 139-167.

Cummins, J. (2000). *Language, power, and pedagogy : bilingual children in the crossfire*. Clevedon, England : Multilingual Matters.

Davis, K. (2008). Intersectionality as buzzword : a sociology of science perspective on what makes a feminist theory successful. *Feminist Theory, 9*(1), 67-85.

Delobelle, V. (2008). *L'expatriation : l'effet lune de miel*. Repéré à http://www.vaninadelobelle.com/L-expatriation-l-effet-lune-de-miel_a1057.html

Desai, V., & Potter, R. B. (Éds). (2006). *Doing development research*. London : Sage.

D'Iribarne, P. (2006). *L'agence française de développement et ses partenaires, la prise en compte de la dimension culturelle*. Paris : AFD.

D'Iribarne, P., & Henry, A. (2007). *Successful companies in the developing world : managing the synergy with culture*. Paris : AFD.

Djité, P. (1993). Language and development in Africa. *International Journal of the Sociology of Language, 100/101*, 149-166.

Douglas, M. (2004). Traditional culture : let's hear no more about it. Dans V. Rao, & M. Walton (Éds), *Culture and public action* (pp. 85-109). Stanford : Stanford University Press.

Elgin, S. H. (1999). The link between language and the perception of reality. Dans S. H. Elgin (Éd.), *The language imperative* (pp. 49-71). Cambridge, MA : Perseus Books.

Fomba, C. O., Keïta, F., Koné, S., & Traoré, S. (2003). *La pédagogie convergente (PC) comme facteur d'amélioration de la qualité de l'éducation de base au Mali : analyse du développement de l'innovation et perspectives*. Paris : ADEA.

Gaventa, J., & Cornwall, A. (2008). Power and knowledge. Dans P. Reason, & H. Bradbury (Éds), *The sage handbook of action research : participative inquiry and practice* (2e éd., pp. 71-82). London : Sage.

Geertz, C. (1985). *Religion as a cultural system*. London : Tavistock.

Giddens, A. (1984). *The constitution of society : outline of the theory of structuration*. Berkeley : University of California Press.

Hamers, J. F., & Blanc, M. (2000). Bilinguality and bilingualism. Cambridge : Cambridge University Press.

Hancock, A. M. (2007). When multiplication doesn't equal quick addition : examining intersectionality as a research paradigm. *Perspectives On Politics, 5*(1), 63-79.

Heller, M., & Martin-Jones, M. (2001). *Voices of authority : education and linguistic difference*. Westport, CT : Ablex Publishing.

Ilboudo, M. (2006). *Droit de cité : être femme au Burkina Faso*. Montréal : Remue Ménage.

Kaboré, I., Lairez, T., & Pilon, M. (2003). Genre et scolarisation au Burkina Faso : enseignements d'une approche statistique. Dans M. Cosio, R. Marcoux, M. Pilon, & A. Quesnel (Éds), *Éducation, famille et dynamiques démographiques* (pp. 221-246). Paris : CICRED.

Kitzinger, J., Markova, I., & Kalampalikis, N. (2004). Qu'est-ce que les focus groups. *Bulletin de psychologie, 471*(3), 237-243.

Lagun, I. (2003). L'éducation des filles et des femmes au Burkina Faso (1960 à nos jours). Dans G. Madiega, & G. Nao (Éds), *Burkina Faso : cent ans d'histoire, 1895-1995* (pp. 1747-1767). Paris : Karthala.

Lessard-Hébert, M., Goyette, G., & Boutin, G. (1997). La recherche qualitative : fondements et pratiques. Bruxelles : DeBoeck Université.

Loeve, M. (2007). Mindset change in a cross-cultural context. *Action Learning : Research and Practice, 4*(2), 211-218.

Mbambo, U. (2002). Keep your own calabash full : the art of self-preservation. *Children First, 6*(43), 3-6.

McCall, L. (2005). The complexity of intersectionality. *Signs, 30*(3), 1771-1800.

Mikkelson, B. (2005). *Methods for development work and research*. London : Sage.

Millwater, J., & Yarrow, A. (1997). The mentoring mindset : a constructivist perspective? *Mentoring & Tutoring : Partnership in Learning, 5*(1), 14-24.

Morissette, K. (2007). L'apport des sources orales à l'étude d'une situation particulière de communication interculturelle : l'interprétariat. *Recherches qualitatives, Hors série, 4*, 90-102.

Nadeau, R. (1990). L'effet lune de miel dans un contexte parlementaire : le cas canadien. *Revue canadienne de sciences politiques, 23*(3), 483-497.

New London Group (1996). A pedagogy of multiliteracies : designing social futures. *Harvard Educational Review, 66*(1), 60-92.

Norton, B. (2000). *Identity and language learning : gender, ethnicity and educational change*. New York : Longman.

Omolewa, M. (2007). Traditional african modes of education : their relevance in the modern world. *International Review of Education, 53*(5-6), 593-612.

Omoniyi, T. (2003). Local policies and global forces : multiliteracy and Africa's indigenous languages. *Language policy, 2*, 133-152.

Orfali, B. (2004). A typology of focus groups in the dilemma about AIDS : the role of a spontaneous conderate. *Bulletin of psychology, 471*(3), 273-279.

Pattanayak, D. P. (1986). Educational use of the mother tongue. Dans B. Spolsky (Éd.), *Language and education in multilingual setting* (pp. 5-15). San Diego, CA : College hill press.

Pennycook, A. (1998). *English and the discourses of colonialism*. New York : Routledge.

Pryor, J., Kuupole, A., Kutor, N., Dunne, M., & Adu-Yeboah, C. (2009). Exploring the fault lines of cross-cultural collaborative research. *Compare : A Journal of Comparative and International Education, 39*(6), 769-782.

Schipper, M. (2004). An empty calabash? *Africa Quarterly, 44*(3), 40-56.

Schutz, A. (1967). *The phenomenology of the social world*. Evanston, IL : North-Western University Press.

Simard, G. (1989). *Animer, planifier et évaluer l'action : la méthode du « focus group »*. Laval : Mondia.

Skelton, T. (2001). Cross-cultural research : issues of power, positionality and « race ». Dans M. Limb, & C. Dwyer (Éds), *Qualitative methodologies for geographers* (pp. 87-100). London : Arnold.

Skutnabb-Kangas, T. (2000). *Linguistic genocide in education – or worldwide diversity and human rights?* Mahwah, NJ : Lawrence Erlbaum.

Sumner, C. (2001). The proverb and oral society. Dans T. Kiros (Éd.), *Explorations in African political thought* (pp. 21-44). London : Routledge.

Tarrab, G. (1989). *Femmes et pouvoirs au Burkina Faso*. Paris : L'Harmattan.

Thondhlana, J. (2002). Using indigenous languages for teaching and learning in Zimbabwe. Dans B. Burnaby, & J. Reyhner (Éds), *Indigenous language across the community* (pp. 31-39). Flagstaff, AZ : Northern Arizona University.

Touré, E. H. (2010). Réflexion épistémologique sur l'usage des *focus groups* : fondements scientifiques et problèmes de scientificité. *Recherches qualitatives, 29*(1), 5-27.

Unesco Institute for Statistics (UIS). (2010). *Global education digest 2010*. Montreal : UNESCO.

Yousfi, H. (2007). *Culture and development : a review of literature*. Paris : CNRS.

Kattie Lussier *est professeure à l'Hankuk University of Foreign Studies à Séoul, en Corée du Sud, où elle enseigne le développement international. Jusqu'à l'an dernier elle travaillait comme chercheuse au Centre de recherche sur l'éducation internationale (CIE) de l'Université de Sussex en Angleterre et enseignait les méthodes de recherche aux étudiants de maîtrise et de doctorat. Elle possède une maîtrise en éducation de l'Université de Montréal et un doctorat en études du développement international de l'Institute of Development Studies (IDS) au Royaume-Uni où elle a aussi été chercheuse. Elle a également travaillé pour le Centre canadien d'études et de coopération internationale (CECI) et comme consultante pour le groupe d'évaluation indépendant de la Banque mondiale, le programme des Nations Unies pour le Développement ainsi que de nombreuses ONG œuvrant en Afrique et dans différents pays receveurs d'aide internationale.*

Constance Lavoie *a obtenu son doctorat en didactique des langues secondes à l'Université McGill en 2009. Ses intérêts de recherche portent sur le rapport entre langue et culture dans les contextes multilingues. Son doctorat portait sur la didactique du français au Burkina Faso. En 2007, elle a travaillé pour l'ONG canadienne Uniterra comme coordonnatrice de recherche pour différentes études portant sur le genre, le VIH/sida et l'éducation. Durant ces expériences en recherche, elle logeait dans des familles burkinabés. Actuellement, elle occupe la fonction de professeure à l'Université du Québec à Chicoutimi en didactique du français et ses recherches portent sur l'enseignement du français en milieu innu au Québec.*